

Elle voit Gironde qui respectueusement, s'avance vers elle.

—Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, voudriez-vous me faire l'honneur de m'accorder une prochaine valse ?

—Oui, monsieur, dit-elle faiblement.

En tirant un petit carnet d'ivoire en forme d'éventail, elle consulte la liste des danses sollicitées déjà accordées.

—La troisième, monsieur, dit-elle.

Ils se saluent. Elle disparaît en tremblant. C'est bien naturel ce qu'elle vient de faire là et cependant il lui semble qu'elle a commis une faute. Elle est inquiète et elle a le cœur gros. Le bal a commencé. La musique vient, mystérieuse, sortant du salon qui l'assourdît, mourir au milieu des beaux arbres, dans la verdure et dans les fleurs. Lorsqu'il entend le prélude de la troisième valse, celle qui lui a été promise par Bernerette, il va chercher la jeune fille. Et les voici, tous deux au milieu des couples qui glissent. Et il est délicieusement ému en sentant cette petite main d'enfant dans sa main gantée.

Bernerette est heureuse et jamais elle n'a été mieux portante. Il l'entraîne doucement ; il la fait valser presque avec prudence ; il ne veut pas la fatiguer cette enfant ; mais voilà que soudain il la sent qui chancelle dans ses bras. Elle s'abandonne, elle va tomber, il la retient. Elle a pâli ; ses yeux se sont enfoncés dans l'orbite, estompés d'une large meurtrissure jaune. Tout à l'heure elle était rose, maintenant, il n'y a plus sur les pommettes que deux taches rouges sanguinolentes. Elle ferme les yeux.

—Mademoiselle, dit-il effrayé, qu'avez-vous donc ? Un étourdissement ?

Ils sont dans un petit salon désert, encombré de plantes vertes. Il la conduit jusqu'à un fauteuil ou plutôt il la porte. Elle y tombe et y reste presque anéantie, affaissée, la tête sur la poitrine.

—Mademoiselle, je n'ose vous quitter et cependant je devrais appeler votre frère, votre mère.

Elle fait signe que non. Elle porte son mouchoir à ses lèvres et l'y tient quelques instants. Elle a comme une sorte de hoquet rauque, une toux nerveuse, et Pierre Gironde voit le mouchoir légèrement teinté de sang.

—Ce n'est rien, dit-elle, pardonnez-moi.

Elle se lève. Elle est bien faible et s'appuie fortement sur le bras de son cavalier. Enfin elle se remet.

—Je ne devrais pas danser, dit-elle, on me l'a toujours défendu, mais je n'obéis jamais. Cela me fatigue.

Et avec un sourire d'une tristesse infinie :

—Je ne suis pas forte . . .

Gironde sentait s'augmenter sa pitié pour cette enfant. Elle le regardait avec timidité, avec crainte. Elle avait l'air d'être honteuse d'avoir ainsi montré sa faiblesse et on eût dit qu'elle voulait se la faire pardonner.

—Reconduisez-moi près de ma mère, monsieur, dit-elle ; mais surtout ne lui dites pas que j'ai été malade. Elle s'en effrayerait. Je le lui cache le plus que je peux. Et puis, vous le voyez, c'est tout à fait fini, maintenant. Est-ce que je suis encore un peu pâle ?

Elle l'entraîna devant une glace et s'y considéra de très près.

—Guère plus que d'habitude, murmura-t-elle.

Il la laissa, ainsi qu'elle le désirait, auprès de Marguerite. En les voyant ensemble, Mme de Cheverny eut de nouveau ce serrement de cœur qui, une fois déjà l'avait avertie d'une prochaine tristesse. Qu'advierait-il donc si cette enfant devenait amoureuse de ce jeune homme ? Cette enfant qui était sa fille ? Ce jeune homme qui était son fils ? Non, il fallait empêcher cela, à tout prix ! Bernerette regardait Gironde qui s'éloignait et se perdait dans la foule. Son cœur se gonfla et un vague sourire de bonheur erra sur ses lèvres. Marguerite voyait tout cela, comprenait tout cela. Elle souffrait cruellement.

—A quoi penses-tu, chérie ?

—Je suis heureuse, mère.

—Heureuse de quoi ?

—Je ne sais. C'est sans doute une disposition d'esprit.

—Tu n'es pas souffrante, pas fatiguée, ce soir ?

—Pas du tout, mère, mentit-elle.

—Tu n'as pas trop dansé ? tu es prudente ?

—Trois valses, mère, depuis le commencement du bal, la dernière avec M. Gironde. Il danse très bien, M. Gironde. Est-ce qu'il y a longtemps que tu le connais ? Comment se fait-il qu'il vienne ici pour la première fois ?

Les questions se pressaient sur ses lèvres. Elle avait hâte de parler de lui et habituée à confier à sa mère les moindres impressions de son esprit, les moindres émotions de son cœur, elle laissait deviner sa préoccupation, déjà, alors qu'elle-même ne se rendait pas compte de l'état de son âme. Et Marguerite se disait, épouvantée :

—Elle l'aime ! Que faire ?

Gironde était sorti des salons. Dans les jardins la foule était moins nombreuse et il recherchait cette quasi-solitude. Il s'assit sur un banc adossé à une charmille, devant un parterre de roses et de belles de nuit et là il rêva. Était-ce bien de l'amour ce qu'il ressentait ? Le souvenir d' Aimée Gironde, la petite ouvrière pour laquelle il avait fracturé le tiroir de Patoche, ce souvenir s'était peu à peu effacé et son cœur était prêt à recevoir une impression nouvelle. Il était tout attendri en pensant à Bernerette.

—La pauvre enfant, murmurait-il, la pauvre enfant ! Je ne suis, moi, qu'un misérable. Est-ce que je puis, seulement, songer à elle !

Certes, il disait vrai, mais le cœur ne heurte-t-il pas de préférences aux impossibilités ? Il avait beau vouloir chasser cette image. Elle revenait vers lui sans cesse, avec obstination. Il se leva et entra dans les salons pour revoir Bernerette. Il subissait le châtement de sa faute d'un jour. Pourquoi, en une minute de folie, avait-il oublié toute probité, tout honneur. Il avait volé ! Certes, celui qu'il avait volé était un misérable lui-même ! Peu importe ! si Patoche n'avait pas pardonné, rien n'aurait pu empêcher Gironde de passer en cour d'assises et c'était le baigne qui eût puni l'effraction, le baigne ! De là venait tout le mal. Maintenant Patoche le dominait. Il était son esclave !

Quelle vie, pourtant, s'il était resté honnête ! Il avait le pied à l'étrier, maintenant. Si le passé funeste et criminel ne s'était dressé devant lui, il pourrait se laisser aller à cet amour si chaste qu'il venait de deviner ! Au lieu de s'introduire dans cette noble famille des Cheverny comme un fourbe, il y serait entré comme un ami et peut-être y eût-il eu, quelque jour, entre Marguerite et lui, des liens plus doux que ceux de l'amitié. Alors il n'aurait plus rougi en entendant la pauvre femme l'appeler son fils, car son fils, il l'eût été bien véritablement.

Il secoua la tête. A quoi bon penser à cela, puisque rien de tout cela n'était réalisable. Il était trop tard, maintenant. Un torrent l'emportait vers un inconnu terrible. Au bout de cet inconnu sûrement l'attendait une catastrophe. Laquelle ? il l'ignorait. Il ne la craignait pas, du reste. Il était un peu fataliste. Mais en son âme grondait une haine vivace contre Patoche, l'homme duquel il dépendait. Haine impuissante, car il avait beau y penser, aucun moyen ne s'offrait à lui de se venger, de recouvrer sa liberté.

Patoche, en cette nuit de fête, veillait. On va le voir. Vers dix heures, au moment où Mme de Cheverny se trouvait un instant seule, un valet s'approcha d'elle et lui présenta respectueusement une lettre.

—C'est pressé, dit-il, l'homme qui l'a apportée insiste pour recevoir la réponse. J'ai allégué qu'il y avait réception à l'hôtel. Rien n'y a fait. L'homme attend chez le concierge.

—C'est bien, dit Marguerite.

—Dois-je rester ?

—Non je vous appellerai.

Machinalement elle regardait l'enveloppe. L'écriture lui était inconnue. Elle courut à la signature. La lettre était signée :

« Patoche. »

Elle eut un frisson glacé qui la parcourut de la tête aux pieds. Et ce fut en tremblant quelle lut : La lettre disait :

« Madame, je suis navré d'avoir recours à vous de nouveau. J'étais si malheureux, que les cinquante mille francs que je tenais de votre générosité ont été employés à payer des dettes. Il le fallait, ma-

dame, l'honneur le commandait. Je vous avais dit que j'allais avec cette somme remonter ma maison et la lancer sur de nouvelles bases avec des correspondants actifs dans toutes les villes. Entre mon honneur et cette combinaison, pouvais-je hésiter ? Les cinquante mille francs se sont littéralement fondus entre les mains des créanciers. Alors, madame, j'ai pensé à vous. Je me suis dit que vous ne me refuseriez pas, que vous n'oublieriez jamais que je suis votre ami dévoué, confident du mystérieux secret de votre premier mariage. Je me suis dit que je pouvais compter sur vous comme vous pouvez compter sur moi. Je me suis dit, enfin, que dans le fond de votre cœur vous devriez me garder une reconnaissance éternelle. N'est-ce pas moi qui vous ai retrouvé ce fils perdu depuis plus de vingt ans ? N'est-ce pas grâce à moi que vous le pressez peut-être en ce moment contre votre noble cœur ? Sans moi, qui vous eût révélé l'existence de Pierre Gironde ? Certes, je sens que j'ai en vous, comme en lui, deux amis dévoués. En lui vous avez retrouvé un enfant que vous pleuriez. En vous, il a retrouvé une mère qu'il adorait, sans la connaître, depuis son plus jeune âge. Vous êtes riche, madame, et je suis pauvre. Cent mille francs ne vous appauvriront pas et m'enrichiront. J'irai les chercher dans huit jours. C'est entendu ? Je suis madame votre très humble et dévoué serviteur. »

Elle la sentait, à présent, très lourde et lui coupant les chairs, la chaîne qui la rivait à Patoche. Cet homme était un misérable. Et elle était entre ses mains. Cent mille francs ! quelle folie ! où trouverait-elle pareille somme ? La demander à son mari ? Il s'informerait. Il voudrait savoir. Ou bien il surveillerait sa femme et parviendrait à surprendre le secret qu'elle lui cachait, ou bien elle lui avouerait tout ! Quelle alternative ! Était-ce possible ? pouvait-elle s'y résoudre ? Cent mille francs !

Et elle relisait la lettre, croyant s'être trompée, avoir mal lu. Mais non, le chiffre paraissait se détacher de ce papier en flamboyantes lettres. C'était cela, elle avait bien lu. Assise, justement, dans le même fauteuil où tout à l'heure Gironde avait conduit Bernerette chancelante, Marguerite sentait, comme sa fille, une faiblesse lui venir, la vie l'abandonner. Elle roulait dans un grand vide où la poussait la rude et impitoyable main de Patoche. Et il lui semblait qu'en bas de ce vide plein d'insondables et terribles ténèbres, elle entendait la voix de son mari qui disait :

—Viens à moi, parjure, viens, toi qui n'as pas eu de foi, qui m'a trompé dès le premier jour, viens, toi qui a osé, au jour de ton mariage, vêtir la blanche et immaculée robe des enfants et te couvrir la tête de la couronne virginale, viens recevoir le châtement de ton impudeur, toi qui t'es jouée de l'amour le plus pur et le plus profond, toi dont la vie entière n'a été qu'un mensonge. Viens, je t'attends.

Et elle roulait dans ce grand vide, bousculée de nuage en nuage. Elle avait les mains moites. Une grosse sueur couvrait son front. Une chaleur insupportable partait de ses talons, glissait sur l'épine dorsale, montait à la nuque, lui envahissait le cerveau, le front, le visage et quand même la sueur était froide et elle tremblait de froid. Elle se renversa sur le dos de son fauteuil. Et dans l'évanouissement qui la surprenait, elle entendait toujours la voix triste et irritée de Cheverny, disant, très loin, surnaturelle :

—Qu'as-tu à me reprocher ? Ne t'ai-je pas aimée ? Pourquoi m'as-tu indignement trompé ?

Elle perdit connaissance. Bernard la cherchait depuis quelques minutes. Tout à coup il entra dans le petit salon encombré de plantes vertes et pareil à une serre. Là, dans ce milieu frais et reposant, sa mère gît inanimée. On dirait que tout le sang s'est retiré de ses veines.

—Ma mère ! ma mère ! s'écria-t-il.

Et il se précipite vers elle, tombe à ses genoux, la contemple de très près.

—Mais elle est évanouie ? mon Dieu ! que s'est-il passé ?

Il l'embrasse. Il l'appelle doucement :

—Mère ! mère chérie !